

que moyen de préserver le terrier de l'inondation inévitable en cas d'averse. J'avais pensé à placer au dessus de l'entrée une tuile demi-cylindrique, sans me dissimuler que le moyen était médiocre, mais je n'avais pas su trouver mieux. Puis quelque autre affaire m'avait fait tout oublier. Dans la nuit, entendant l'orage et la pluie, j'ai pensé au terrier découvert, et j'ai eu de mon oubli un tel remords, que j'ai été au point de me lever et d'aller le réparer; mais évidemment il était trop tard, et il n'y avait plus rien à faire !



FIG. 1. — Vue en coupe du terrier.

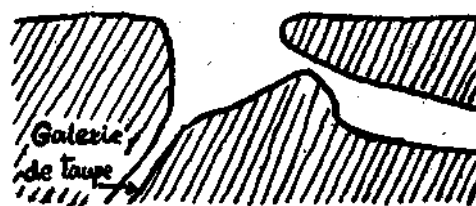


FIG. 2. — Le même, après la pluie.

Ce matin voici ce que j'ai vu : Pas une goutte d'eau dans le nid. La mère avait trouvé un moyen très simple et parfaitement efficace, celui-là même que j'aurais dû moi-même trouver, si j'avais été aussi intelligent qu'elle : elle avait, en quelques coups de patte, creusé l'entrée en sens inverse de la galerie, en rejetant la terre vers celle-ci, sans l'obstruer tout à fait, mais de manière à créer une pente inverse, que l'eau devait suivre. De plus, est-ce hasard? le bas de cette pente coïncidait avec l'ouverture d'une galerie de taupe, laquelle a effectivement absorbé toute l'eau (fig. 2).

L'idée de cette petite bête m'a paru quelque chose comme géniale, et j'en reste émerveillé, bien que j'en eusse observé d'autres chez ses congénères. Vous voudrez bien m'excuser d'avoir cédé à ce sentiment en vous envoyant ce récit.

Montpellier, le 12 juin 1914.

Edm. CRAMAUSSEL.

DE LA REPRÉSENTATION DES PERSONNES INCONNUES, ET DES LAPSUS LINGUAE.

Dans un des intéressants articles publiés ci-dessus (v. p. 227-235), M. Kolarits a montré que la représentation que l'on se fait d'un personnage inconnu peut être déterminée par son style, ses opinions, sa nationalité, ou par l'analogie de son nom avec celui d'autres personnes connues. Mais il est d'autres facteurs encore qui doivent être invoqués; j'en signale quelques-uns ici, puisque M. Kolarits souhaite (p. 227) les confessions d'autres observateurs.

La physionomie du nom propre joue assurément un grand rôle. L'assonnance

du nom a un ton affectif qui concourt à l'élaboration de la représentation mentale de celui qui le porte. Toutes choses égales d'ailleurs, les noms à syllabes lourdes ou répétées évoqueront l'image d'un individu gras, trapu, bouffi, ou un peu ridicule ; un nom bref et sonore, un personnage vif et élancé, etc. M. « Patapoufard » sera évidemment d'un tout autre type que M. « Flic ».

Et cela est si vrai que nous voyons les littérateurs approprier les noms de leurs personnages à la physionomie qu'ils désirent que ces noms suscitent dans l'imagination des lecteurs. Ce n'est pas sans une intention nettement arrêtée que Daudet a créé le nom de *Tartarin*, Dickens celui de *Pickwick*, Flaubert ceux de *Bouvard* et de *Pécuchet*. Cette représentation mentale évoquée, on ne saurait évidemment l'attribuer dans ces cas à des facteurs *individuels*, relevant de circonstances et d'antécédents personnels au lecteur, puisque ces noms produisent un effet analogue chez *tous* les lecteurs.

Parmi les facteurs individuels qui contribuent à déterminer la représentation mentale des personnes inconnues, il en est un qui, chez moi, joue un rôle important : c'est *l'audition colorée*. Les voyelles ont pour moi une couleur très nette, et il m'arrive souvent de me représenter brunes ou blondes des personnes que je ne connais pas de vue, d'après les voyelles dominantes de leur nom. Je me souviendrai toujours de l'étonnement que j'ai éprouvé lorsque, voyant pour la première fois, il y a seize ans, notre éminent collègue M. Pierre Janet, je constatai qu'il avait barbe et cheveux noir foncé. Je me le représentais blond clair, car la voyelle *e*, et surtout le son *et*, qui se rencontrent dans son nom, sont pour moi jaune canari ! La même aventure m'est arrivée avec M. le prof. van Biervliet, que je croyais blond pour la même raison (syllabe terminale *et*), et qui a, lui aussi, des cheveux de jais. La physionomie fantaisiste que, dans son ignorance, mon esprit avait élaborée pour chacun des deux psychologues, me paraît toujours si congruente à leurs noms propres respectifs, qu'il m'arrive parfois, encore aujourd'hui — et je leur en demande pardon — de penser à eux en évoquant leur image fictive de préférence à leur image véritable, comme s'il était plus aisé pour mon esprit d'utiliser ces images qu'il a créées lui-même que celles qui lui ont été imposées, contre son gré, par la réalité.

L'audition colorée peut ainsi devenir la cause d'erreurs — erreurs de témoignage, par exemple, — ou d'illusions, dont on chercherait en vain l'origine en s'engageant dans les sentiers qu'a coutume de suivre la psycho-analyse. Voici par exemple quelqu'un qui s'est toujours représenté l'acide sulfurique « comme un liquide opaque ayant l'aspect du *plomb terni* » jusqu'au jour où, à sa grande surprise, il constate que ce liquide est incolore¹. On ferait fausse route en invoquant pour expliquer cette « erreur », ou cette « illusion », des souhaits subconscients ou des processus refoulés : l'audition colorée rend suffisamment compte du phénomène. L'auteur de cette observation attribue en effet lui-même son idée préconçue « simplement aux deux *u* qui se trouvent dans le mot sulfurique », parce qu'il voit l'*u* gris. (A noter qu'en citant ce fait de mémoire dans mon manuscrit, avant de vérifier le texte dans *Synopsie*, j'avais écrit et j'aurais juré que le sujet en question avait cru l'acide sulfurique *noir*;

¹ FLOURNOY. *Phénomènes de Synopsie*. Genève, 1893, p. 239-240 et 95.

ce qui s'explique très simplement par la circonstance que je vois moi-même l'*u* noir. Nouvel exemple d'une erreur de témoignage due à l'audition colorée et n'ayant rien à faire avec les théories de Freud!)

Notons en passant l'intérêt de telles observations pour la pédagogie : des erreurs d'écoliers, des préjugés d'enfants, pourraient n'avoir pas d'autre origine.

Selon Freud et son école, les *lapsus linguae* ou les *erreurs* (de conduite) seraient toujours des processus ayant une signification plus ou moins cachée, et relevant d'un mécanisme affectif subconscient. Sans vouloir aucunement nier qu'il en soit souvent ainsi, je voudrais citer deux observations personnelles de *lapsus linguae* qui n'ont certainement pas une origine aussi profonde, et dont la source réside simplement dans la sphère de la représentation et des connexions verbales superficielles.

Un jour, voulant donner du *laudanum* à un malade, je dis à la personne qui m'assistait: « Passez-moi la *teinture d'iode* ». Une facile introspection me dévoila sans peine la cause de cette confusion. Le désir du *laudanum* avait évoqué dans ma conscience non pas le mot « *laudanum* », mais l'image visuelle d'un petit flacon contenant une liqueur brune. "Voulant dénommer cette image, celle-ci évoqua le mot « *teinture d'iode* », — car, pour l'oeil, rien ne ressemble autant à de la *teinture d'iode* que du *laudanum*. Visuellement, ces deux images n'en font qu'une, et c'est à *une même image* que sont associés les deux vocables susceptibles de la traduire verbalement :

Liquide brun	{	Teinture d'iode.
	{	Laudanum.

Mais pourquoi, si ces deux vocables sont associés l'un et l'autre à l'image d'un liquide brun, — pourquoi est-ce « *teinture d'iode* » qui a surgi, au détriment du terme concurrent ? D'ordinaire, cette erreur ne se commet pas; l'idée, *le meaning* de *laudanum* contient certains éléments tout différents de ceux qui constituent le *meaning* de *teinture d'iode*. Ces éléments caractéristiques, qui sont vaguement sentis lorsqu'on pense à l'un de ces médicaments, contribuent à en évoquer le nom correct, en dépit de leur similitude visuelle. Le fait que « *teinture d'iode* » et « *laudanum* » sont associés à une image visuelle commune ne suffit donc pas, semble-t-il, à expliquer notre lapsus.

Sans doute, si ces deux mots étaient *également* associés, dans mon esprit, à l'image d'un liquide brun, on ne comprendrait pas que l'un ait surgi au lieu de l'autre, et cela malgré le *meaniny* qui aurait dû contrôler l'évocation juste, il serait alors justifié de dépister, pour expliquer ce lapsus, quelque mobile subconscient. Mais comment assurer qu'il n'y avait pas ce jour-là, chez moi, une prédominance dynamique de l'association *liquide brun-teinture d'iode* sur l'association rivale ? Il suffit que j'aie manipulé les jours précédents de la *teinture d'iode*, il suffit que je me serve plus fréquemment de cette substance que du *laudanum* (ce qui est le cas), pour que la vision du liquide brun suscite de préférence le mot « *teinture d'iode* ». Nous savons en effet que, toutes choses égales d'ailleurs, une association est d'autant plus prompte qu'elle est plus forte, et qu'elle est d'autant plus forte qu'elle a été plus souvent répétée.

Notre lapsus relèverait ainsi simplement de la dynamique associative, qu'on pourrait appeler *mécanique, passive* ou *superficielle*, par opposition à la dynamique des complexes freudiens, dynamique *intentionnelle, active* ou *profonde*.

J'ai constaté encore chez moi un autre lapsus tout à fait analogue à celui que je viens de décrire : il m'est arrivé de dire *bismuth* au lieu de *magnésie*. Faut-il admettre que j'avais un secret désir de constiper le patient qui demandait à être purgé ? Aucunement ; l'explication est la même que ci-devant : une même image visuelle (poudre blanche) commandant deux mots avec prédominance d'une de ces associations visuo-verbales.

Ces quelques observations, que chacun pourra multiplier en recourant à sa propre expérience, montrent que la cause de tout lapsus ne doit pas être nécessairement attribuée à un *complexe* au sens de Freud, ma peut tenir à un simple accident de la mécanique associative superficielle.

Elles nous indiquent aussi que, si la pensée, comme l'a montré justement la psychologie contemporaine, ne se réduit pas à un assemblage ou à une succession d'images, l'imagerie (chez certains sujets tout au moins) semble presque indispensable à son jeu, — puisque l'esprit va jusqu'à se fabriquer des images souvent contraires à la réalité (représentation des personnes inconnues), — et puisque l'esprit ne peut s'empêcher de glisser entre l'idée et son expression verbale une image concrète qui risque de fausser celle-ci (lapsus linguae).

Ed. CLAPARÈDB.



NOTES DIVERSES

Le CONGRÈS DE NEUROLOGIE ET PSYCHOLOGIE qui devait se réunir à Berne le 7 Septembre, est renvoyé à une date indéterminée.

GESELLSCHAFT FÜR RELIGIONSPSYCHOLOGIE. — Il vient de se fonder à Nuremberg une Société pour l'étude de la Psychologie religieuse, qui a repris et aura pour organe l'*Archiv für Religionspsychologie* dont nous avons déjà annoncé (p. 112) le premier volume. Son Comité est formé de MM. A. DYROFF (Bonn), W. STÄHLIN (Egloffstein, Oberfranken), H. FABER (Tubingue), O. KÜLPE (Munich), G. WUNDERLE (Eichstätt i. B.), A. FISCHER (Munich). Cette Société, qui poursuit un but purement scientifique et exclut toute polémique confessionnelle, est ouverte à tous ceux qui s'intéressent au sujet; ses membres (10 Marks par an) reçoivent gratuitement l'*Archiv f. Relig. psych.* S'adresser au Secrétaire, Herrn Rep. Lic. FABER, ev.-theol. Seminar, Tubingen.

